

Anne Nivat

LA HAINE ET LE DÉNI

A map of Ukraine and surrounding regions, including Belarus, Russia, and parts of Poland and Romania. The map is overlaid with a red background. Major cities like Kiev, Odessa, and Lviv are labeled. The text 'Avec les Ukrainiens et les Russes dans la guerre' is superimposed on the map.

Avec les Ukrainiens
et les Russes
dans la guerre

Flammarion

La Haine et le Déni

Du même auteur

- La France de face*, Fayard, 2022 ; Pluriel, 2023.
- Dans la gueule du loup*, avec Jean-Marc Thévenet et Horne, Marabout, 2021.
- Un continent derrière Poutine ?*, Le Seuil, 2018 ; Points, 2022.
- Dans quelle France on vit*, Fayard, 2017 ; Pluriel, 2017.
- La République juive de Staline*, Fayard, 2013.
- Les brouillards de la guerre. Dernière mission en Afghanistan*, Fayard, 2011.
- Correspondante de guerre*, avec Daphné Collignon, Reporters Sans Frontières et Soleil, 2009.
- Bagdad, zone rouge*, Fayard, 2008.
- Par les monts et les plaines d'Asie centrale*, Fayard, 2006.
- Islamistes : comment ils nous voient*, Fayard, 2006 ; le Livre de poche, 2010.
- Lendemain de guerre*, Fayard, 2004.
- La guerre qui n'aura pas lieu*, Fayard, 2004.
- La maison haute. Des Russes d'aujourd'hui*, Fayard, 2002 ; Le Livre de poche, 2004.
- Chienne de guerre*, Fayard, 2000 ; Le Livre de Poche, 2001.
- Quand les médias russes ont pris la parole*, L'Harmattan, 1997.

Anne Nivat

La Haine et le Déni

Flammarion

ISBN : 978-2-0804-2120-3
© Flammarion, 2024

En mémoire d'Oleg,
soldat du renseignement ukrainien.

Je n'oublierai pas ta joie quand je t'ai vu sortir
de ta voiture garée sous la tour Eiffel,
tu t'étais échappé de l'enfer pour la montrer
à ta femme et à ta nièce.

Un tir de mortier russe t'a fauché au printemps.

En mémoire d'Hélène Carrère d'Encausse,
ma professeur et directrice de thèse,
infatigable observatrice de la Russie.

Votre détermination à comprendre
et transmettre m'a marquée.

« Faire la guerre, c'est transporter sa
frontière sur le territoire d'autrui. »

Friedrich Ratzel (1844-1904)

CARTE DES LIEUX MENTIONNÉS





NOTE SUR LES GRAPHIES

Dans ce livre sont mentionnés en grande quantité des noms de lieux se trouvant en Ukraine et en Russie.

Pour des raisons de lisibilité, j'ai décidé d'utiliser la graphie la plus communément en vigueur (par exemple « Kiev » au lieu de « Kyiv »), mais je tiens à souligner que ce choix n'est pas politique. En effet, au départ, j'avais caressé l'idée d'alterner les graphies (j'alterne bien les chapitres « en Ukraine » et « en Russie »), mais cela aurait rendu la lecture de l'ouvrage plus difficile.

En revanche, la graphie des noms de personnes diffère selon qu'elles sont ukrainiennes ou russes (par exemple « Volodymyr » pour le prénom ukrainien et « Vladimir » pour le prénom russe).

AVANT-PROPOS

Je l'écris une fois pour toutes : dans cette guerre qui a débuté le 24 février 2022, la Russie est l'agresseur. Elle a envahi son voisin, violé sa souveraineté, nié son identité, causé d'ignobles pertes humaines et plongé le monde dans la stupeur et l'effroi.

Si, après avoir refermé ce livre, ceux qui auront eu le plaisir ou le courage de le lire se disent qu'ils ne savent pas où me placer, côté russe ou côté ukrainien, je serai satisfaite. N'appartenir à aucun camp, n'écouter les injonctions ni des uns ni des autres, voguer, libre, sans rien devoir à personne, au service de l'information, est exactement ce que je souhaite. Militer n'est pas ma préoccupation. Documenter ce conflit des deux côtés l'est.

À mes débuts dans le métier de reporter de guerre, l'absence de prise de parti était un atout, mieux, une obligation. Aujourd'hui, c'est l'inverse : on s'arracherait peut-être davantage cet ouvrage s'il défendait une cause.

La Haine et le Dén

Aussi complexes qu'ils soient, je resterai fidèle aux faits observés, et que chacun se forge sa propre idée ! Non que je sois dépourvue d'opinions ou d'émotions, mais je refuse de les laisser dicter ma pensée, mes actes et encore moins mes écrits. Je me limite ici à ce que je sais faire : du reportage, alternant les chapitres « en Ukraine » et « en Russie » pour emmener mon lecteur au plus près, comme s'il franchissait lui-même la ligne de front.

La guerre c'est sale, la guerre ça pue, la guerre c'est la mort à coup sûr, mais c'est aussi la vie, l'émotion, des histoires humaines intenses, de l'héroïsme, de l'amitié, du courage et de la solidarité

Je pratique le métier de reporter de guerre depuis près de trente ans. Mon expérience est nourrie par la connaissance de terrains sillonnés des années avant le déclenchement de la guerre, par celle de la langue, de la culture et de l'histoire des zones où se déroulent les combats. La guerre c'est sale, la guerre ça pue, la guerre c'est la mort à coup sûr, mais c'est aussi la vie, l'émotion, des histoires humaines intenses, de l'héroïsme, de l'amitié, du courage et de la solidarité. Quand, lors de mon premier terrain en 1999, je partais seule sur les lignes de front en Tchétchénie, vêtue comme une femme tchétchène d'une jupe longue et d'un foulard en bandeau, mes feuilles de papier

Avant-propos

A4 coincées dans mes bottes en plastique et quatre crayons bic dans mes poches, le cataclysme mondial du 11 septembre 2001 n'était pas encore survenu. À cette époque, la « cause tchéchène » contre le colon russe apparaissait peu compréhensible au grand public mais quelques journalistes sur place¹ sont parvenus à transmettre la violence inouïe, les injustices, les drames personnels, l'inextricable sensation d'instrumentalisation des parties belligérantes : tout ce que l'on retrouve dans le conflit entre la Russie et l'Ukraine aujourd'hui. Le 1^{er} octobre 1999, quand une « opération antiterroriste » est déclenchée par Moscou en Tchétchénie, déjà, l'État russe n'emploie pas le mot « guerre ». Politiquement, c'est la fin d'une période euphorique sous Boris Eltsine qui a succédé à Mikhaïl Gorbatchev. Eltsine croit en des valeurs libérales ; c'est lui qui, s'adressant à toutes les républiques fédérées de Russie, a prononcé cette phrase devenue mythique : « Prenez autant de liberté que vous pouvez en avaler ! » Fin 1999, Boris Eltsine démissionne et nomme à sa place un individu anciennement basé en RDA que personne ne connaît, issu des services de renseignement soviétiques, Vladimir Poutine, lequel déclarera plus tard que, pour lui, « la plus grande catastrophe géopolitique de l'Histoire est la fin de l'URSS ». À l'hiver 1999, ce

1. Je pense à ma défunte collègue russo-américaine, la journaliste Anna Politkovskaïa, assassinée en sortant de l'ascenseur de son domicile à Moscou, le 6 octobre 2006.

La Haine et le Dén

nouveau chef de l'État se dévoile : « Les Tchétchènes, nous irons les buter jusque dans les chiottes. » La formule est brutale et vulgaire. Dès ses débuts, Vladimir Poutine mène une « rectification » du récit national russe¹ et c'est sur le terrain tchétchène que se mettra en place la matrice idéologique de son régime, où se mêlent ressentiments historique, économique et psychologique.

Dans ses mémoires², l'ex-président américain Barack Obama relate sa toute première rencontre avec le chef d'État russe en juillet 2009. Vladimir Poutine est alors le Premier ministre de Dmitri Medvedev. Un conseiller a prévenu le chef d'État américain de la sensibilité du Russe à tout discours qu'il pourrait percevoir comme un affront. Habile, Obama lui demande ce qu'il pense de l'état des relations russo-américaines : les reproches de Poutine durent quarante-cinq minutes. Pour prendre tant de temps à énumérer « par le menu les injustices, trahisons et affronts que les Américains à ses yeux ont fait subir au peuple russe³ », le haut fonctionnaire russe devait en avoir vraiment « gros sur le cœur », relate Obama. Mais Vladimir Poutine passe aussi soigneusement en revue ce qu'il estime avoir accompli de positif pour ces relations. Par exemple, être le premier à offrir

1. Cf. Nicolas Werth, *Poutine, historien en chef*, Tracts, Gallimard, 2022.

2. Cf. Barack Obama, *Une terre promise*, Fayard, 2020.

3. Ce récit a été parfaitement relaté dans l'hebdomadaire *Le Un*, 23 février 2022.

Avant-propos

son aide à George W. Bush après le 11-Septembre, proposer un partage d'informations contre un ennemi commun, sécuriser les bases aériennes américaines au Kirghizistan et en Ouzbékistan pendant la guerre d'Afghanistan, ou encore offrir son appui face à Saddam Hussein. Mais pour quel résultat ? se lamente l'ex-président russe : George W. Bush a envahi l'Irak, déstabilisé l'ensemble du Moyen-Orient ; les États-Unis se sont retirés du traité sur les systèmes antimissiles balistiques, ont voulu installer des batteries de missiles le long des frontières russes, des territoires considérés par Moscou comme une sphère d'influence traditionnelle de la Russie¹. De plus, souligne-t-il avec morgue, les Américains ont soutenu les « révolutions de couleurs » dans tous les pays voisins jadis amis comme la Géorgie, l'Ukraine ou le Kirghizistan.

En devenant chef d'État de la Russie post-soviétique, Vladimir Poutine a pris conscience que les relations d'amitié forgées sous l'URSS entre républiques fédérées étaient factices et forcées. Mais surtout, il a l'impression de ne jamais avoir été traité sur un pied d'égalité face à la puissance américaine. « Sa vexation était réelle », souligne Obama dans son livre. À tort ou à raison, la Russie estime qu'elle n'a pas été acceptée dans le concert des grandes nations. En 2007, lors de son fameux discours à la conférence de Munich sur la sécurité, Vladimir Poutine

1. Cf. article dans *Le Un*, *op. cit.*

ne cache pas sa volonté du « retour » de la Russie sur la scène internationale. Les années suivantes, il respecte son plan à la lettre, attendant patiemment que son armée soit capable, croit-il, de procéder à l'invasion de l'Ukraine. Ce n'est pas encore le cas lors de l'annexion de la Crimée en 2014. J'y étais : l'opération se déroule en une nuit, sans coup de feu, mais elle reste limitée à la péninsule. Soutenus passivement par la population criméenne pétrifiée, des « petits hommes verts », en réalité des soldats russes ayant ôté leurs badges d'identification, surgissent de la base militaire russe de Sébastopol et procèdent à l'annexion. À l'époque, personne ne s'en offusque dans l'opposition russe, sauf la courageuse ONG Memorial, punie ensuite pour sa bravoure¹. Quant à l'Occident, peut-être aurait-il fallu que le sang coule pour qu'il s'en préoccupe.

Les objectifs de Poutine peuvent paraître irrationnels. Sur les plateaux de télévision se pose la question de sa folie, souvent considérée comme acquise. Je ne suis pas de cet avis : affirmer que Vladimir Poutine est fou le dédouane et l'excuse. Surtout, cela évite de se questionner sur les responsabilités. Le chef de l'État russe n'est pas un homme irrationnel, il vit dans son monde (qui n'est pas le nôtre) et poursuit ses obsessions (qui ne sont

1. L'ONG Memorial, fondée par Andreï Sakharov, prix Nobel de la paix, qui a documenté les répressions staliniennes trois décennies durant, a été dissoute par la Cour suprême russe fin décembre 2021.

Avant-propos

pas les nôtres). Sa seule idéologie est la victoire, comme l'a parfaitement résumé mon père, Georges Nivat, historien et spécialiste de la Russie¹. Le chef d'État russe souhaite la restauration du rang et du statut de grande puissance de son pays, il agit pour préserver un ordre ancien qu'il pense le plus favorable aux intérêts de sa nation et ne se rend pas compte que ces desseins ne sont plus en adéquation avec la réalité de la mondialisation.

L'homme du ressentiment a la mémoire longue, c'est un homme qui souffre, jamais repu, jamais au repos

« La France est en guerre », déclarait le président français François Hollande le 16 novembre 2015 devant les parlementaires français réunis en congrès à Versailles alors que Paris venait de subir plusieurs attaques terroristes sur son sol. À l'époque, ses propos m'avaient choquée parce que la France ne me semblait pas un champ de bataille à sillonner². Neuf ans plus tard, la France ne combat pas physiquement contre la Russie, mais elle

1. Cf. Georges Nivat, « La seule idéologie de Poutine, c'est la victoire », in *Revue des deux mondes*, septembre 2022, p. 10.

2. Ces lignes sont extraites d'une conférence prononcée le 27 septembre 2022 aux Rencontres internationales de Genève (RIG) sur le thème « Ressentiment. Périls et espoirs démocratiques », p. 53-79, coll. *Achévé d'imprimer*, Georg éditeur, Genève, août 2023.

La Haine et le Dén

livre des armes à l'Ukraine, et l'Union européenne ressent le grand frisson à ses portes.

Ces deux guerres n'ont rien à voir mais toutes deux sont imprégnées de ressentiment, ce sentiment « qui n'entre pas dans le panthéon des forces de l'histoire, [qu']aucune institution n'incarne » et qui, « pourtant, en est bien un ressort caché », souligne l'historien Marc Ferro disparu en avril 2021. « Tant que, par impuissance, l'individu, le groupe, la nation ne peuvent réagir, ils ruminent le ressentiment, donc la vengeance. Même réalisée, celle-ci n'est pas toujours satisfaite, car la reviviscence de la blessure passée est plus forte que toute volonté d'oublier. Qu'il soit individuel ou collectif, le ressentiment a pour origine une blessure, une violence subie, un affront, un traumatisme, une humiliation, dont on n'a pas eu réparation », explicite Ferro.

En sus de toute autre considération politique, géopolitique, économique, sociale, environnementale ou idéologique, toutes les guerres que j'ai couvertes sont mues par ce ressentiment. S'y intéresser, c'est reconnaître que toute action/réaction prend sa source dans l'émotion ¹.

1. Ainsi que le rappelait le géopolitologue Dominique Moïsi dans son livre intitulé *La Géopolitique de l'émotion* (Flammarion, 2008), réédité au lendemain des attentats de 2015. En cela, il suivait Pierre Hassner, un de ses maîtres en géopolitique, qui fut aussi le mien, et s'était consacré au rôle des passions dans les relations internationales. Sur ce sujet, lire également les excellents travaux de Bertrand Badie, un autre de mes anciens professeurs, qui n'hésite jamais à insister sur le rôle de l'humiliation en matière de

Avant-propos

Quand les envoyés spéciaux en Ukraine s'expriment, sourcils froncés, sur fond de campagne dévastée, villages détruits ou véhicules militaires cahotant sur des routes boueuses, on écoute leurs paroles avec attention... ou pas du tout. On ne se souviendra pas forcément de ce qu'ils auront dit ou montré, mais chacun se souviendra de ce qu'il aura ressenti face à ce flux, parce que l'être humain est d'abord un être prompt à la blessure par ce pénétrant sentiment d'injustice.

L'homme du ressentiment a la mémoire longue, c'est un homme qui souffre, jamais repu, jamais au repos. « Sa longue impuissance a monté en charge son agressivité », insiste Marc Ferro. Pour ce qui concerne l'Ukraine, on comprend que la vengeance a mûri pendant des mois, voire des années, et que même la guerre non gagnée n'efface rien. Au contraire, elle inciterait presque à arborer une position jusqu'au-boutiste, quasi suicidaire. En 2020, Poutine a fait publier un long article dans la revue américaine *The National Interest*¹,

relations internationales. Dans *Pourquoi perd-on la guerre ?* (Odile Jacob, 2016), le stratège Gérard Chaliand expose les handicaps des Occidentaux laissant leurs militaires faire excessivement confiance à la technologie et provoquer du ressentiment par méconnaissance du terrain culturel. Sur un terrain de guerre, les problèmes ne sont jamais exclusivement d'ordre technologique.

1. Cf. Vladimir Poutine, « The Real Lessons of the 75th Anniversary of World War II », *The National Interest*, 18 juin 2020.

dans lequel il expose sa vision de l'histoire du XX^e siècle, qu'il malmène et réécrit, défendant le pacte germano-soviétique présenté comme une manœuvre pour freiner la progression de l'Allemagne vers l'est et pointant, entre autres, la responsabilité des démocraties occidentales dans la montée du nazisme. La même année, le concept de « vérité historique » est introduit dans la Constitution russe. Il s'agit de l'article 67.1, selon lequel « la Fédération de Russie, État successeur de l'URSS, protège la vérité historique ». Toute « déviance » par rapport à la doxa pourra être prétendue mensongère. Six mois avant l'invasion de l'Ukraine, en juillet 2021, un autre texte de Vladimir Poutine expose sa détestation des velléités d'indépendance de l'Ukraine et de son existence en tant qu'État séparé de la Russie¹. Son titre est explicite : *De l'unité historique des Russes et des Ukrainiens*. Préoccupés par les questions de terrorisme international qui découlaient du 11-Septembre, n'avons-nous pas été sourds et aveugles aux questions de sécurité qui grossissaient dans la tête de Vladimir Poutine ? Nous n'y avons prêté qu'une oreille inattentive, embarrassés par d'autres soucis, en premier lieu l'épidémie de Covid.

1. Cf. Nicolas Werth, *Poutine, historien en chef*, op. cit.

« *Comment allons-nous continuer à vivre ?* »

« Il y a dans le monde aujourd'hui un esprit de revanche et de vengeance très puissant », constate dans les colonnes de l'hebdomadaire *Le Un*¹ Dominique de Villepin, ancien ministre des Affaires étrangères français, peu après l'invasion de l'Ukraine. En dépit de la ténacité du sentiment de puissance qu'elles confèrent à ceux qui y appartiennent, il apparaît que toutes les alliances entre États aujourd'hui vacillent. Si l'Alliance atlantique reste une structure militaire défensive attractive à cause de (ou grâce à) la guerre en Ukraine, la prééminence d'autres institutions, en premier lieu les Nations unies, pourtant l'un des rares lieux où se manifeste le ressentiment du « reste » du monde envers les Occidentaux, est remise en cause. Le 2 mars 2022, lors du vote à l'assemblée générale des Nations unies d'un texte exigeant que « la Russie cesse immédiatement de recourir à la force contre l'Ukraine », 35 pays sur 193² refusent de condamner l'agression russe. Chine, Inde, Pakistan, Iran, Irak, Afrique du Sud, Algérie, Sénégal, Éthiopie ainsi qu'une dizaine d'autres refusent de choisir ; ils représentent la moitié de la population mondiale.

Quand, le 24 février 2022, au matin de l'invasion, le journaliste russe exilé Sergueï Parkhomenko est interviewé

1. *Le Un*, 30 mars 2022.

2. 141 ont approuvé.

en direct sur la chaîne d'opposition russe Dojd¹, il affirme que Vladimir Poutine désire rester indéfiniment au pouvoir et entraîner le plus de monde possible dans son « crime de guerre ». Blême, le présentateur l'interpelle : « Comment allons-nous continuer à vivre ? » Lancinante, cette question est la première d'une série à laquelle je ne sais que répondre. « Il ne nous reste que nos opinions, que Poutine ignore royalement », propose, lucide, Parkhomenko, alors qu'une avalanche de commentaires anti-guerre submerge déjà les réseaux sociaux russes. Trop tard. L'opération militaire est lancée. Sûr de son coup, dans le plus profond mépris des règles internationales, le chef d'État russe avance ses pions. Au sens propre, et non plus seulement figuré, il enferme son pays, son État, son peuple dans ce rôle paradoxal de « citadelle assiégée », où l'envahisseur prétend avoir agi pour ne pas être lui-même envahi.

Dès les premières heures de l'invasion, la propagande fonctionne à plein régime : sur la première chaîne de télévision d'État, huit « experts » débattent, dont une politologue, qui annonce pitoyablement que « les jours de Zelensky sont comptés ». Vladimir Poutine est montré devant une assemblée d'hommes d'affaires, bras

1. Le 1^{er} mars 2022, l'accès à la chaîne est bloqué par les autorités russes. Le 3 mars, ses activités sont interrompues. En juillet, elle réouvre depuis Riga, la capitale lettone. Privée de diffusion en Lettonie depuis le 6 décembre 2022, elle s'installe aux Pays-Bas, où elle a reçu une nouvelle licence et d'où elle diffuse depuis.

Avant-propos

et coudes sur la table, dans la pose de celui qui veut convaincre. Des images de bombardements présentés comme ukrainiens sur la région du Donbass (et non celles, bien réelles, des colonnes militaires russes filant vers Kiev) légitiment l'invasion. D'abord paralysés par l'énormité de l'événement, dans la soirée du 24 février, les dirigeants occidentaux sont émus par l'apparition du président ukrainien Volodymyr Zelensky en vidéo devant le Parlement européen : « C'est peut-être la dernière fois que vous me voyez vivant », lâche-t-il, visage fermé, voix cassée.

C'est à ce moment précis que le désir de repartir faire mon métier en Ukraine m'a submergée, pour donner vie au monde à travers le témoignage, éclaircir l'ignoble et faire surgir l'humain. Le livre que vous tenez entre les mains est le produit de reportages compliqués dans les deux pays, menés avec la même rigueur, la même passion des deux côtés. Le reportage est ce qui reste quand tout est décrédibilisé.

Je parcours sans relâche la Russie depuis l'année 1991. J'y ai habité dix ans, considérant Moscou, à l'instar de la plupart de mes collègues correspondants, comme une base avancée pour découvrir le reste des États post-soviétiques. J'ai sillonné l'Ukraine depuis la même période, m'y attardant davantage depuis les années 2000 et, notamment, l'annexion de la Crimée.

La Haine et le Dén

Ce livre est le fruit de mes séjours en Ukraine au printemps 2022 suivis de voyages en Russie à l'automne-hiver 2022-2023, ainsi qu'au printemps 2023. Il est aussi nourri de la vie que j'ai menée dans cet espace né de la dislocation de l'empire soviétique. La guerre n'est pas finie, raison de plus pour écrire ces combats qui mettent en scène honneur, déshonneur, humiliation et arrogance, observer la danse macabre de deux états distincts que d'aucuns ont pu croire frères, et faire s'exprimer celles et ceux traversant ce drame. Démultipliée par le nombre de morts et les atrocités, la haine est installée. Face à elle, le lourd poison du déni s'est accumulé et a distordu la réalité. Au moment où j'écris ces lignes, les relations entre les deux belligérants sont envenimées et bloquées.

Plus de deux années ont passé et nous continuons, tels des voyeurs, à observer le calvaire ukrainien. Peut-être mon métier s'apparente-t-il à du voyeurisme ? Parfois je ne sais plus. Dans les années 1999-2000, le conflit tchéchène n'occupait pas tant les esprits et ne faisait pas si peur. Puis j'ai couvert d'autres guerres où, même s'ils occupaient militairement tel ou tel pays, les Occidentaux étaient censés être les « gentils ». Pourtant, en Afghanistan et en Irak, j'ai assisté à des bavures pudiquement nommées « dommages collatéraux », à peine commentées dans nos médias parce qu'il s'agissait de nos erreurs.

En règle générale, le point de vue rapporté épouse celui des « gentils » : dans la guerre en cours, c'est celui

Avant-propos

des Ukrainiens, que nous aidons, mais je reste persuadée de la nécessité d'aller aussi se glisser du côté des « méchants », telle Alice traversant volontiers le miroir.

Chapitre I

En Ukraine

« Nous, on fait la guerre,
pendant que vous, vous en êtes encore
à faire de la politique »

« Il faisait beau. Comme d'habitude, je me suis levé avant l'aube pour aller travailler. Avec mon équipe, on était en forme, ma prothèse de jambe tenait bien, elle ne me faisait même pas mal. De toute façon, tu sais, je suis habitué à cette douleur, je l'oublie. On a franchi la ligne tranquillement tous les cinq, sans se presser, à notre rythme. Je voulais être sûr que les véhicules de Wagner entraperçus la veille n'avaient pas bougé, qu'ils n'avaient pas avancé. La terre embaumait, la végétation nous couvrait. Tout était calme. Jusqu'au moment où j'ai senti comme un éclair dans mes entrailles, un poison dans mes tréfonds : la certitude qu'on avait été repérés. Exactement deux secondes plus tard, un tir de mortier ennemi nous transperçait. Mais c'est une belle mort, tu sais. À force de jouer avec le feu, je me doutais que ça arriverait. Je n'ai pas souffert, même si je me suis vu mourir. Mon esprit avait prévu l'itinéraire de leur tir au micromillimètre près. Je n'avais plus rien à perdre, sauf